

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 28 (1895)

Artikel: L'intellectualisme, le néo-mysticisme et la vie intégrale
Autor: Murisier, Ernest
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379583>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'INTELLECTUALISME, LE NÉO-MYSTICISME

ET LA VIE INTÉGRALE

PAR

ERNEST MURISIER

Il n'est pas de revue littéraire et guère de journal politique qui n'ait consacré cette année même un ou plusieurs articles à l'examen des rapports de la science avec la morale et avec la religion. En vérité le débat qui vient de se clore ne saurait affermir notre foi au progrès continu de la pensée humaine. L'état des esprits se modifie, les points de vue changent ; une génération nouvelle se hâte de rejeter les dogmes pour lesquels les hommes des générations précédentes se seraient fait brûler. Malgré tout, une époque transmet à l'autre un fonds d'idées presque immuable, et ce sont toujours les mêmes malentendus, les mêmes préjugés. Les littérateurs célébraient naguère à l'envi la science ; depuis quelque temps ils en médisent ; mais ses détracteurs d'aujourd'hui semblent s'en être fait une idée aussi imparfaite que ses apologistes d'hier. La faveur publique qui se détourne de la science se reporte, dit-on, sur la religion. Mais, à part quelques philosophes, qui donc s'est avisé que la religion n'est pas, comme le pensait Comte, une manière d'expliquer les choses ? Au contraire, littérateurs et savants continuent, pour la plupart, à opposer les *solutions* religieuses aux solutions scientifiques ; et tandis que les uns pensent servir la bonne cause de la religion en affirmant l'impuissance de la science à connaître l'origine de l'homme ou

celle du langage, les autres n'ont pas de peine à montrer la supériorité de leurs hypothèses sur les naïfs récits du premier chapitre de la Genèse ; mais ils ne semblent pas se douter que la valeur religieuse de ces récits peut être indépendante de leur valeur historique et que si telle ou telle conception théologique est incompatible avec la science, les conflits de la science et de la religion n'ont jamais ou presque jamais leur raison d'être.

L'ère des stériles polémiques serait close le jour où critiques, savants et philosophes souscriraient à cette pensée de Ch. Secrétan : « Autre chose est une religion, autre chose la théorie de cette religion, on ne saurait comprendre en quoi la religion consiste qu'en observant la vie des hommes véritablement religieux et en s'efforçant de saisir les mobiles réels de leur activité. On verrait alors que la religion, tout en impliquant certaines idées, est essentiellement une affaire pratique, qui consiste dans un effort, tantôt plus individuel, tantôt plus collectif, de l'homme pour se rattacher intimement au principe de son être tel qu'il le conçoit, et même sans qu'il s'en forme nécessairement une idée bien distincte. » (*Le Principe de la Morale*, p. 31.) Verrons-nous jamais poindre l'aurore de ce beau jour ?

Je n'ai pas l'intention d'examiner en quelques pages l'état respectif de la religion et de la science à l'heure actuelle. Il sera plus utile et moins présomptueux d'envisager seulement la question au point de vue psychologique, et de considérer dans sa dernière phase la lutte qui se poursuit entre l'esprit de science et l'esprit de foi. Le fait est que deux tendances opposées se combattent : l'intellectualisme considère le monde et la vie comme de simples objets d'étude ; le néo-mysticisme exalte le sentiment et quelquefois même l'action, mais rabaisse la science et sacrifie la pensée. La première de ces tendances commence à perdre l'empire qu'elle avait pris au milieu du siècle. La seconde paraît sur le point de devenir dominante si l'on pouvait prendre au sérieux la littérature mystique contemporaine ; il suffit, pour justifier ceux qui s'en préoccupent, qu'elle se manifeste chez quelques esprits éclairés et sincères. Cependant, l'avenir ne saurait être à la réaction. Au mysticisme exclusif et à l'intellectualisme exclusif, il convient d'opposer

l'intégralisme (qu'on me pardonne l'expression) qui cherche à concilier les divers éléments de notre nature, le sentiment et la pensée, la science et l'action.

I

L'état d'esprit désigné sous le nom d'intellectualisme a produit des fruits brillants et variés qui ont perdu déjà beaucoup de leur saveur : un pessimisme dédaigneux ou ironique ou simplement résigné ; le dilettantisme, cet état morbide où s'affine la faculté de comprendre, mais où la faculté de créer est abolie ; en littérature, le roman scientifique ; en philosophie, ces systèmes superficiels qui prétendent exprimer l'univers dans une formule claire et précise, déclarent inconnaissable tout ce qui ne peut se formuler exactement et nous interdisent toute excursion sur « cet Océan pour lequel nous n'avons ni barque ni voile. »

Les hommes d'aujourd'hui commencent à s'apercevoir que cette conception du monde et de la vie constitue à la fois une erreur théorique et un mal profond contre lequel il importe de réagir. Et l'on comprend que certains moralistes aient pensé mettre le doigt sur la plaie en s'en prenant à la science, car l'intellectualisme a eu pour cause au moins occasionnelle le prodigieux développement scientifique de la première moitié du siècle. Les résultats immenses des recherches expérimentales dépassaient les prévisions les plus hardies. Les travaux des naturalistes et des historiens excitaient l'admiration universelle. Ce n'étaient pas seulement les savants de profession qui applaudissaient à tant de découvertes, mais aussi l'élite intellectuelle des simples lettrés et la foule des ignorants. Les uns avaient immédiatement saisi la portée philosophique de ces données inattendues qui ont renouvelé nos vues théoriques de l'univers. Les autres envisageaient surtout les applications pratiques, les inventions propres à augmenter le pouvoir de l'homme sur la nature, à rendre la vie plus commode, et, on l'espérait du moins, plus heureuse. Quoi d'étonnant si la plupart de ceux qui eurent vingt ans aux environs de 1850 poussèrent l'en-

thousiasme de la science jusqu'à l'idolâtrie et à la superstition. C'est à la science de leur fournir les vérités vitales qu'ils ne demandent plus à la religion. « La science est le premier besoin de l'homme » écrivait Renan en 1848, et il ajoutait : « Ce que l'Etat accordait autrefois à l'exercice religieux reviendra de droit à la science, seule religion définitive ; il n'y aura plus budget des cultes, il y aura budget de la science. » Et ailleurs : « *Savoir* est le premier mot du symbole de la religion naturelle... La science seule fournit le fond de réalité nécessaire à la vie. En concevant l'âme individuelle à la façon de Leibnitz, comme un miroir où se reflète l'univers, c'est par la science qu'elle peut réfléchir une portion plus ou moins grande de ce qui est, et approcher de sa fin... » (*L'Avenir de la Science*, p. 17, 433, etc.) Par une déviation analogue à celle dont l'histoire des religions offre tant d'exemples, le nouveau culte ne devait pas tarder à changer d'objet. L'adoration qui s'adressait d'abord à la haute science s'étendit bientôt à toutes les productions de l'esprit, et le sacerdoce que l'on attribuait au savant officiant dans son laboratoire, à l'érudit confiné dans les bibliothèques, le dernier journaliste crut l'exercer aussi dans les salles de rédaction. En vérité, le roman, la pièce de théâtre, l'article de revue ou de journal contribue rarement à l'amélioration morale du public, mais il l'intéresse ou il l'amuse, il l'éclaire ou il le renseigne, et s'il ne l'élève pas toujours à la vie supérieure et scientifique, du moins il tient sa curiosité en éveil et le préserve de l'abrutissement. Or nous connaissons les maximes hier encore courantes : mieux vaut un homme immoral qu'un illettré ou un ignorant. La culture intellectuelle est ce qui importe le plus à l'humanité. Qui donc écrivait tout récemment que le monde a été fait pour aboutir à un beau livre ?

Des penseurs sérieux développent avec conviction ce thème favori que la science est essentiellement aristocratique, qu'elle détruit toute communauté d'idées, d'intérêts, de sentiments entre celui qui la cultive et le reste de l'humanité. Cela est vrai à la lettre de l'intellectualisme. Du moment où la culture intellectuelle est une religion et la religion la plus parfaite, ceux qui

tendent à réaliser cet idéal par la réflexion ou par l'étude doivent être mis à part ; ils forment le cercle étroit des hommes supérieurs au milieu d'une masse de barbares. Seuls, ils collaborent à l'œuvre religieuse pour laquelle l'humanité est faite ; leur religion purement rationnelle exclut les humbles, les ignorants et même, — Renan ne craint pas de l'avouer, — la majorité de ceux qu'on regarde ordinairement comme instruits et cultivés ; elle suppose un renoncement aux affaires de ce monde, une abnégation, un « ascétisme scientifique » dont bien peu d'individus sont capables. Quelques têtes s'élèvent au-dessus du niveau commun. L'auteur de *l'Avenir de la Science* craignait de trop dire en avançant « qu'il y a actuellement au monde deux ou trois milliers de personnes capables d'adorer de cette manière. » Peu importe d'ailleurs le nombre des hommes supérieurs. L'immense majorité de nos semblables reste en tout cas privée de la perfection et de la vraie joie.

Certains écrivains qui n'hésitaient pas à se ranger parmi les privilégiés ont jugé cette inégalité intolérable. Tout homme a droit à l'idéal, ont-ils osé dire, et si malheureusement la perfection n'est accessible qu'au petit nombre, dans l'état actuel de la société, il faut que vienne le jour où tous auront leur place au soleil de l'intelligence. Ce n'était là qu'un beau rêve, le rêve de ceux qui ne voulaient pas voir les conséquences inévitables de l'intellectualisme. En réalité, tous ne sont pas également aptes à comprendre, à goûter les délices de l'esprit. Quelque pénible qu'en soit l'aveu, cette inégalité est dans la nature et c'est se moquer que de nous donner pour tâche de hâter le moment où l'humanité entière sera cultivée. L'idéal rationnel ne sera jamais accessible qu'à une élite et s'il fait à lui seul le prix de la vie, que devient la foule humaine ?

Elle doit nécessairement avoir pour mission de rendre possible la production littéraire et scientifique. Les générations d'honnêtes bourgeois et de paysans économes se succèdent dans le seul but d'assurer la transmission régulière des vérités acquises et des éternels chefs-d'œuvre. Les êtres exceptionnellement doués auxquels elles donnent naissance, les rares génies qui ajoutent quelque chose au trésor intellectuel des

siècles constituent leur véritable, leur unique raison d'être. De cette orgueilleuse croyance au dédain le plus aristocratique, au mépris le plus profond du vulgaire, il n'y a qu'un pas, et les beaux esprits satisfaits de leur isolement l'ont bientôt franchi. C'est ainsi que selon Frédéric Nietzsche l'évolution de l'espèce a pour fin l'avènement des « super-hommes, » c'est-à-dire de quelques individus intellectuellement libres dont toute la philosophie se résume en cette odieuse maxime : Se réfugier sur les plus hauts sommets, vivre seul, traiter les hommes ordinaires en êtres incomplets, en esclaves, en instruments.

N'espérons pas que les doctes et les simples se réconcilient un jour sur le terrain de la pensée, que tous finissent par former une seule grande famille, parce que tous partageront les mêmes croyances. Plus nous avançons, au contraire, plus s'accroissent les divergences d'opinions, de goût et les divisions sociales qui en résultent. Notre extrême civilisation a engendré déjà un véritable mandarinisme. Le temps est bien passé où tout un peuple applaudissait aux pièces de Sophocle, où des portefaix étaient philosophes. Nos meilleurs poètes trouvent quelques milliers de lecteurs ; pour apprécier notre littérature il faut être homme d'esprit, lettré, capable de préférer le genre distingué au genre bourgeois et populaire. Combien de personnes s'intéressent aux résultats de la haute science ? On en est donc réduit à avouer que l'aristocratie intellectuelle possède le monopole de la vie supérieure et le droit de s'enorgueillir de son privilège, de se réjouir de son isolement, ou à reconnaître qu'il y a quelque chose de supérieur à la culture intellectuelle.

Admet-on la subordination de l'ordre moral à l'ordre intellectuel ? Alors il faut donner raison à ceux qui affectent de ne vivre que par la pensée et pour lesquels un peuple « est la voie détournée que prend la nature pour arriver à six ou sept grands hommes. » D'autres estiment avec Pascal que l'accomplissement du devoir l'emporte sur la découverte des faits ou des lois, et rétablissent les différents ordres de grandeur dans leur véritable hiérarchie : « Tous les corps, les étoiles, la terre et ses royaumes, ne valent pas le moindre des esprits, car il

connaît tout et soi, et les corps rien. Tous les corps ensemble et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité ; car elle est d'un ordre infiniment plus élevé. » De la sorte, personne n'est exclu de l'idéal : gens du peuple, ignorants, pauvres d'esprit redeviennent les égaux de ceux qui s'intitulent les « intellectuels » et concourent pour leur part aux vraies fins de l'humanité. Il arrive même à ces humbles de réaliser la perfection de notre nature mieux que le curieux de littérature et l'amateur de science, mieux que le savant et le philosophe. N'est-ce pas chez les déshérités des joies de la terre que se rencontre le plus fréquemment peut-être le type de la supériorité vraie ? Tolstoï l'a fait voir admirablement dans la *Puissance des Ténèbres*. Le vieil Akim est sans contredit le plus humble de tous les héros de drame ou de roman. Son métier n'est certes pas déshonorant, mais si répugnant que mieux vaut ne pas en écrire ici le nom. Sa pauvre intelligence le met au-dessous des plus ignorants, les dons naturels lui font défaut autant que l'instruction et le désordre de ses idées obscures et confuses égale l'incohérence du langage qui les traduit.... En revanche, il a l'amour profond de la justice, le culte du devoir. Non seulement certaines fautes qu'on blâme légèrement ou qu'on excuse dans « le meilleur monde » lui apparaissent comme autant d'infamies, mais certaines actions jugées légitimes ou indifférentes par les honnêtes gens font naître en lui le vague sentiment que « cela n'est pas conforme à la loi. » Le vieil Akim a une conscience, et c'est là ce qui le relève, ce qui le fait homme. Au premier abord on croyait avoir affaire à une brute. On s'aperçoit bientôt que cet être inférieur à tant d'égards s'élève fort au-dessus de la dépression commune. « Il faut, dit-il, avoir une âme ; » et ce simple mot, détaché d'une série de phrases incohérentes et d'exclamations bizarres, prouve qu'il en sait plus long que nous sur le vrai sens de la vie, et en révélant sa propre âme, témoigne qu'il réalise mieux que nous notre destinée.

II

Les excès de l'intellectualisme ont provoqué une renaissance du mysticisme ; et comme il est difficile de réagir contre l'exagération d'une tendance quelconque sans tomber aussitôt dans l'excès contraire, nos littérateurs qui rabaissaient naguère le sentiment et l'action pour mieux exalter l'intelligence, parlent inconsidérément aujourd'hui de la vanité de la pensée et des faillites au moins partielles de la science. Sans doute, il ne convient pas de prendre au sérieux tous les représentants de cette tendance nouvelle. Le mysticisme est chez plusieurs affaire de goût et de mode. On est mystique aujourd'hui comme on était byronien en 1830 ou positiviste en 1860 ou dilettante un peu plus tard. Mais cela même montre que le renouvellement spirituel dont il s'agit n'est pas toujours affecté et factice. C'est un état d'esprit général qui se forme, un grand courant d'opinion qui se répand et devrait être contenu et dirigé par ceux qui ne désespèrent pas de la pensée.

Ce qui frappe au premier abord dans le nouveau mysticisme, c'est l'absence presque complète de tout élément surnaturel. Les moralistes et les écrivains animés de ce nouvel esprit ont surtout en vue le monde et l'existence actuels, à l'inverse des anciens mystiques qui sacrifiaient, en général, la vie présente à la vie future. Aux yeux de bons critiques, ce trait si important est incompatible avec la mysticité qui implique nécessairement une vision au moins intermittente de l'au delà, une communication directe entre l'âme et Dieu. Tout mystique serait donc tenu de croire à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme, et selon M. Ed. Rod, par exemple, Tolstoï lui-même n'est pas un mystique parce que les grands problèmes de la métaphysique et de la théologie le laissent indifférent.

Je répondrai d'abord que les mystiques se sont très souvent défiés de la spéculation logique et ensuite qu'il y a plusieurs sortes de mysticisme. Ignore-t-on l'histoire du spinozisme ? « Est-il possible, écrivait Prévost-Paradol, d'établir sur le panthéisme un mysticisme raisonnable ? J'entends par là une satis-

faction légitime à cet instinct de l'âme humaine qui lui fait désirer d'être en rapport direct avec l'infini. Il me semble que les prières, les miracles, le commerce perpétuel que les religions entretiennent entre l'homme et un Dieu, puisent toutes leurs forces dans cet instinct qu'elles pervertissent et satisfont du même coup.... Comment nourrir le cœur sans mentir à la raison?... Il y a un mysticisme scientifique ; le vrai a sa grâce consolante. L'échelle de Jacob qui va de la terre au ciel est brisée ; non que Dieu ne puisse pas être atteint, mais au contraire, parce qu'il habite parmi nous, en nous et qu'il nous touche de si près que toute échelle est inutile. » (Lettre de Prévost-Paradol à Taine, 1851.) Si ce n'est pas là un mysticisme athée, c'est du moins un mysticisme qui se désintéresse singulièrement des « grands problèmes de l'au delà, » il faut en convenir. Il n'est pas rare non plus de voir, chez certains hommes tout à fait étrangers au panthéisme et à la philosophie, le sentiment religieux subsister indépendamment de toute idée religieuse. Ces libres penseurs, ces incroyants continuent à sentir comme au temps où ils croyaient. En rejetant l'élément métaphysique des dogmes, ils gardent le même besoin d'adorer, de se rattacher à quelque chose de supérieur. Une pieuse ferveur survit chez eux au naufrage des anciennes croyances. Les docteurs de l'Eglise, bons juges en ces matières, condamnaient précisément sous le nom d'idolâtres ceux qui reportent sur la créature cette qualité d'amour qui ne peut légitimement s'adresser qu'à Dieu. Ainsi le mysticisme exclu de l'intelligence, demeure quelquefois dans le cœur ou dans la sensibilité. Tel est à peu près l'état d'esprit de ceux de nos contemporains qui nous exhortent à embrasser la vie morale, la vraie vie, plus soucieux du devoir présent que du sort des individus après la mort.

Orienté vers le ciel comme autrefois, ou limité aux horizons terrestres comme aujourd'hui, le mysticisme a deux sources : l'imagination et le sentiment. Lorsqu'on étudie « l'âme moderne » dans ses manifestations littéraires et artistiques, on ne tarde pas à s'apercevoir que c'est le mysticisme d'imagination qui est de beaucoup le plus fréquent. Plusieurs jeunes écri-

vains exaltent l'amour et la bonté d'âme. Mais leur amour s'épanche volontiers en images gracieuses et en ingénieux tours de phrase. L'un d'entre eux, M. T. de Wysewa voulant dépeindre en l'un de ses contes évangéliques l'effet produit sur la foule par la première prédication de Jésus, nous dit que « l'on fut unanime à trouver charmantes quelques-unes des métaphores du jeune orateur. » Ce jugement scandalisera les chrétiens, mais il résume assez bien les impressions que procure la lecture du sermon sur la montagne à ceux qui s'intitulent les néo-chrétiens. Il serait donc ridicule de s'y méprendre. C'est un idéal essentiellement esthétique que poursuivent les auteurs de récents mystères, cantates et légendes de saints. Ils invoquent la Vierge Marie ; ils fréquentent les divers lieux de pèlerinage, font l'éloge de l'ascétisme et... prêchent rarement d'exemple. Bohêmes dévots, ils allient sans difficulté Epicure avec saint François d'Assise. N'en concluez pas qu'ils sont tous de simples mystificateurs. S'ils n'ont ni conviction bien profonde ni véritable sentiment religieux, ils ont du moins l'imagination mystique. Leur prétention d'enseigner au monde la vraie religion et la vraie joie n'est donc pas un pur blasphème et ce n'est pas un simple jeu d'esprit que cette imitation de l'*Hymne du Soleil* où se reflète l'âme puérile et sublime du poète de l'Ombrie :

Je vous louerai mon Dieu d'avoir fait aimable et clair
 Ce monde où vous voulez que nous attendions de vivre,
 Vous l'avez orné d'or, d'émeraude et d'outremer
 Comme un peintre qui met des peintures dans un livre.
 , . . .
 Pour notre sœur la Vie et pour notre sœur la Mort
 Je vous louerai Seigneur dores à mon ultime heure
 Afin d'être en mourant le nourrisson qui s'endort
 Dans la belle vesprée et pour une aube meilleure.

Il est une autre sorte de mysticisme, bien différent du premier par ses manifestations et par ses origines, qui pénètre aussi l'imagination, mais prend sa source ailleurs, dans les profondeurs du sentiment. Selon les grands mystiques de tous les temps, l'amour répond seul à la nature intime de l'âme. Seul il peut la rassasier. Bien plus, il l'a créée. « En vérité, c'est

l'amour qui m'a engendrée, » disait Mathilde de Magdebourg, la religieuse immortalisée par Dante. L'élan passionné qui porte quelques créatures à s'anéantir en Dieu trouvait autrefois sa récompense dans l'extase. L'âme momentanément délivrée des liens du corps prenait son vol vers les sphères inaccessibles et rapportait de ces hautes régions des descriptions effrayantes ou enchanteresses, du moins pour l'imagination du moyen âge. De nos jours, ces ravissements deviennent de plus en plus rares ; les récits de visions n'intéressent plus guère que le psychologue et nous avons quelque peine à suivre une Mathilde et une sainte Thérèse jusqu'à la dernière étape de leur voyage spirituel. Ce n'est donc pas le mysticisme apocalyptique qui paraît renaître, ce n'est pas même un mysticisme transcendant. Les prophètes de l'amour ne sont plus visionnaires. Le plus grand de tous, Tolstoï, l'est si peu qu'au jugement de critiques impartiaux le tolstoïsme est une religion matérialiste et athée. Mais il prêche l'abnégation de soi-même, le don moral de sa vie et de ses forces ; il fait retentir tout de nouveau l'hymne d'amour qu'avaient interrompu les pharisiens et les scribes de notre époque intellectualiste, et c'est par là qu'il se rattache aux grands penseurs religieux de tous les âges. Ses principes philosophiques le conduisent à nier la personnalité divine, la personnalité humaine, la vie future conçue au point de vue chrétien : peu importe. L'amour tel que le définit Tolstoï est bien l'amour mystique, cette aspiration unique qui exclut ou plutôt absorbe toutes les affections particulières, et qui tend à devenir dans l'ordre des sentiments ce qu'est l'idée fixe dans l'ordre intellectuel.

De même qu'une représentation unique peut occuper d'une manière définitive le champ presque entier de la conscience, une tendance fondamentale peut confisquer à son profit les tendances diverses entre lesquelles le cœur humain est ordinairement partagé. L'amour absolu qui réalise cette unification des sentiments implique en conséquence un parfait détachement. Il interdit toute préférence pour telle ou telle personne, pour telle ou telle chose qui fait perdre de vue à l'individu le vrai but de la vie. L'argent prive celui qui le possède de « rapports hu-

maines » avec l'immense majorité de ses semblables en lui permettant d'acquérir des objets de toute nature, sans s'inquiéter des efforts et des peines qu'ils ont coûtés. L'art charme quelques délicats par des images gracieuses, par des phrases enveloppantes au lieu de servir à la purification de la vie. La famille est encore un obstacle au vrai bien, car l'homme qui prétend aimer sa femme ou son enfant entend seulement que la présence dans sa vie de sa femme ou de son enfant augmente le bien de son individualité animale. Tous ces amours de *préférence* étouffent et détruisent le bon germe que chacun porte en soi en naissant : déracinez ces mauvaises herbes, et le véritable amour s'épanouira en fleurs immortelles. Ainsi un certain idéal ascétique se dégage du nouveau comme de l'ancien mysticisme. L'objet seul des aspirations légitimes a varié. Pour les ascètes chrétiens, le vrai bien c'est Dieu. Pour Tolstoï, c'est l'humanité, au sens le plus vague du terme, c'est l'essence humaine que représentent à nos yeux non seulement nos amis et nos proches, mais tout aussi bien le premier venu, « l'homme quelconque » rencontré par hasard en voyage ou coudoyé dans la rue.

Un second caractère distinctif du néo-mysticisme s'explique précisément par l'influence récente des littératures slaves et des idées orientales. Tolstoï, dont s'inspirent plusieurs de nos écrivains les plus goûtés, paraît s'être inspiré lui-même du Bouddha au moins autant que du Christ. C'est l'idéal de l'Orient qu'il exprime dans ses œuvres poétiques et surtout dans ses derniers écrits didactiques. Selon lui, « l'Hindou le plus grossier qui se tient debout sur un pied pendant des années au nom du renoncement au bien individuel pour arriver au nirvana est incomparablement plus *vivant* que les malheureux qui éludent les problèmes de la vie grâce au téléphone, aux opérettes, à l'éclairage électrique et à la bactériologie. » La perfection semble dès lors consister dans l'immobilité et le repos. Or, rien n'est plus opposé au génie de l'Europe moderne. Les interprètes de la pensée européenne vantent en général le mouvement, l'action, le progrès. Certes, nous n'ignorons pas qu'il y a une agitation vaine et stérile. Mais quelque imparfaite qu'elle soit,

nous la jugeons déjà supérieure à l'inertie absolue et à la torpeur. Une vie trop vulgaire et trop étroite détruit, selon nous, le peu que chacun pourrait valoir. La vie de l'Hindou qui aspire au nirvana se rapproche extrêmement de la stagnation et de la mort. A cette immobilité complète, nous préférons une activité quelconque. Sans doute, pour bien agir il faudrait avoir pratiquement résolu le problème de la vie, mais du moment qu'on l'élude, mieux vaut encore essayer de se distraire en allant au spectacle ou en s'occupant de « bactériologie. »

On comprend sans peine que ce mysticisme asiatique ait pu séduire les imaginations et que l'incomparable artiste qui s'en est fait l'apôtre ait trouvé partout des admirateurs. On comprend moins facilement qu'il ait trouvé parmi nous des disciples. La propagation du tolstoïsme dans des pays comme l'Angleterre, la France et l'Allemagne, s'explique pourtant par la lassitude de l'intellectualisme, par un réel besoin de réaction contre le culte exagéré d'une science mal comprise. Tolstoï qui condamne toute notre civilisation occidentale, voit dans la raison le plus sérieux obstacle au bonheur, car elle nous éloigne de la vie naturelle et normale. Heureusement les meilleurs esprits se refusent à suivre jusque-là l'écrivain russe. Ils n'estiment pas que nous devions couper nos attaches avec les meilleures traditions de notre race et ils essaient d'adapter à notre milieu social la doctrine du pur amour. D'autres partagent l'antipathie du grand artiste pour la culture intellectuelle et proclament avec lui la vanité des prétendues conquêtes de la science moderne. Pourtant, Tolstoï est faible sur ce point, il faut en convenir. Ses critiques et ses railleries n'ont guère plus de portée que les jugements de ces gens du monde qui puisent leurs connaissances scientifiques dans les faits divers des journaux. La science, affirme-t-il, cherche à résoudre des questions oiseuses ; elle dédaigne l'utile ; elle s'occupe, entre autres choses, de l'analyse spectrale au lieu de nous apprendre à fabriquer une hache et son manche, à faire une bonne scie ou de bon pain ; elle est nuisible, même par ses applications industrielles qui dispensent l'homme de tout travail manuel.

Il est inconcevable que de pareilles déclamations aient trouvé

de l'écho dans nos pays occidentaux. Mais la science n'a pas seulement des ennemis en Russie. Voici comment s'exprime l'auteur anonyme d'un ouvrage qui a obtenu un succès exceptionnel en Allemagne : « L'intérêt pour la science et particulièrement pour la science de la nature, jadis si populaire, diminue actuellement dans les larges cercles du monde allemand. On est en quelque sorte saturé d'induction ; les jours de l'objectivité s'inclinent de nouveau vers leur fin, et la subjectivité frappe en revanche à la porte. » (*Rembrandt als Erzieher*, von einem Deutschen.) En France, un gracieux conteur, qui est en même temps un publiciste influent, affecte un mysticisme plus exclusif encore : « Si nous devons, comme nous l'ordonne notre Seigneur Jésus-Christ, arracher l'œil droit, couper la main droite, qui nous font tomber dans le péché, nous devons nous efforcer surtout de détruire en nous l'intelligence, cette soi-disant faculté de savoir et de penser ; car toute science est vaine, toute pensée est vaine, et c'est d'elle que naît toute la souffrance qui est dans le monde. » (T. de Wysewa, *Contes chrétiens*. Préface.) Cela n'est qu'à demi-sérieux. En revanche, c'est un assez grave symptôme que ces fréquentes conversions, ces retours aux « autels familiers, » ces passages de la science à la foi, ces crises morales qui sont tout à fait le renversement de celle que décrivait Renan dans ses *Souvenirs* ou qu'Edmond Schérer traversa avant d'abandonner les croyances de sa jeunesse. Dernièrement encore, M. Séailles livrait au public la confession anonyme d'un jeune homme dont la sincérité n'est pas douteuse. Sa foi n'est pas celle des prêtres, elle est faite de pitié pour la misère humaine et surtout, je crois, de lassitude intellectuelle. Il se demande s'il n'y a pas une certaine grandeur dans l'acceptation aveugle des dogmes et des mystères, en faveur de la foule illettrée et grossière. Résolu à se dépouiller de tout, selon la parole du Christ, c'est-à-dire de tout son orgueil d'être pensant, il obéit sans hésitation et sans regret, et il motive sa résolution en ces termes : « L'œuvre de la science est si désespérément lente et boiteuse ; l'amour est si prompt et si fort ! Celui-ci embrasse l'infini d'un seul élan, et l'autre ne fait qu'ajouter quelques

rare syllogismes l'un à l'autre, avec quelle peine, à travers des siècles de souffrance. Cependant des milliards d'êtres auront vécu dans l'attente, sans que jamais leur âme ait reflété une espérance. » Ces quelques exemples suffisent à montrer quelle transformation s'est accomplie dans le public lettré depuis quelques années. Ce changement n'est pas un progrès. De même que les écrivains et les philosophes d'une autre génération annonçaient la fin prochaine de la religion, de la métaphysique, de la morale, des jeunes gens qui sont las, paraît-il, de savoir et de penser, prévoient le déclin imminent de la science. « Il y aura un temps, disait-on naguère, où le grand artiste sera une chose vieillie, presque inutile ; le savant, au contraire, vaudra toujours de plus en plus. » C'est, assure-t-on maintenant, le rôle du savant qui va finir, le sentiment qui va l'emporter sur la réflexion et sur l'esprit de recherche. Je n'ai nullement l'intention de discuter la valeur de ces prophéties et il ne m'appartient ni de réfuter ceux qui reprochent à la science de n'avoir pas tenu ce qu'elle n'avait jamais promis, ni de prendre la défense de la méthode expérimentale contre des adversaires qui ne l'ont jamais pratiquée. Là n'est pas le problème qui nous occupe, ni peut-être la véritable question. Les adversaires de la science n'ignorent pas plus que ses partisans, les dernières conquêtes de l'esprit humain. Ils accorderaient volontiers, j'imagine, que nous sommes plus avancés que jamais dans la connaissance de la nature, ou que la bactériologie a découvert et du même coup supprimé quelques-unes des causes de la maladie et de la mort... Mais l'humanité n'est devenue ni meilleure ni plus heureuse. La science ne remplace pas la philosophie et encore moins la religion. Ils nous proposent en conséquence de rompre avec la culture scientifique et de restaurer l'idéal soi-disant évangélique de la charité absolue.

III

Le nouveau mysticisme commet ici la même faute que l'intellectualisme. De part et d'autre on simplifie, on estime qu'une seule chose est nécessaire, et jetant par-dessus bord tout le

reste, on s'appauvrit à plaisir. Quelques penseurs trop rares nous exhortent, il est vrai, à accepter la vie tout entière, le sentiment et la pensée, le réel et l'idéal, l'art et la science. Malheureusement cette tâche paraîtra peu attrayante aux esprits vulgaires et même à nombre d'esprits fins toujours portés aux solutions simples ; d'autant plus qu'il ne s'agit pas seulement de juxtaposer ces termes contraires, mais de les ramener à l'unité, et de réaliser ainsi cette harmonie intérieure qui est l'œuvre humaine par excellence puisqu'elle crée l'âme.

Certes il ne saurait déplaire aux esprits indépendants, de voir l'humanité se détourner de cette fausse science qui prétendait se substituer à l'art et à la religion, les philosophes de la jeune école apprécier à leur juste valeur ces hypothèses qu'on voulait nous imposer comme des dogmes et reconnaître l'insuffisance du système de la nécessité qui explique bien l'extérieur des choses, mais non pas le dedans de l'homme, ses aspirations esthétiques, morales et religieuses. S'il s'est produit à cet égard un changement heureux, il serait déplorable d'avoir à constater bientôt un affaiblissement de l'esprit scientifique chez ceux-là même qui ne se vouent pas exclusivement à la science. Si l'on fait au mysticisme sa part, ce n'est pas une raison pour renoncer aux habitudes de constatation rigoureuse, d'exactitude et de précision que nous nous étions appliqués à acquérir non sans peine. Une réaction aussi excessive serait un recul considérable bientôt suivi d'ailleurs d'un réveil de l'esprit positif et d'une irrésistible réaction en sens contraire. On ne peut toujours tourner ainsi dans le même cercle. Un nouvel état d'esprit ne doit pas être le résultat d'une mutilation nouvelle de la nature humaine. Il se formera par la combinaison d'éléments divers, de tendances trop longtemps opprimées et de tendances devenues un moment trop prépondérantes, de facteurs permanents et d'acquisitions successives, et c'est précisément cette synthèse d'une complexité croissante qui constitue le progrès humain. Le préjugé simpliste est si tenace qu'on oppose encore le sentiment à l'action et à la pensée. Il suffit pourtant de faire appel à notre propre expérience, à notre connaissance de la vie et de l'histoire pour nous convaincre de la fausseté de ces

jugements sommaires. La psychologie réussira peut-être à dire le comment, sinon le pourquoi de ces mystérieux accords, à découvrir le point de jonction entre le savant et l'artiste, entre le mystique, le visionnaire même et l'homme d'action. Si l'on en croit de bons esprits entêtés de logique, ces qualités se repoussent. Ceux qui se préoccupent avant tout de saisir la réalité seront obligés de reconnaître qu'en fait elles se sont trouvées assez fréquemment unies, chez un Léonard de Vinci, par exemple, ou, quoi qu'on ait dit du mysticisme, chez une Sainte Thérèse. Jamais visionnaire ne communiqua plus directement avec le ciel, ne s'éleva d'un élan plus impétueux jusqu'à la divinité qui, dans l'un de ses grands ravissements lui apparaît comme un diamant d'une transparence souverainement limpide et beaucoup plus grand que le monde. Et pourtant, le *Castillo Interior* est l'œuvre d'un esprit très lucide, très habile à observer, sachant exprimer les nuances les plus délicates. Si l'on consulte en outre la biographie de la sainte, on est surpris de voir que cette extatique, capable d'analyser ses sentiments, fut aussi une femme d'action, rompue aux affaires, se démêlant au milieu des exploits et des paperasses comme un homme de loi, et qu'enfin il y avait en elle une ménagère accomplie, ne dédaignant pas de manier l'aiguille ou le balai, persuadée que Dieu se tient à la cuisine, « au milieu des plats et des marmites » tout autant qu'à la chapelle. Sans prendre pour modèle une Espagnole du XVI^{me} siècle, on peut avouer qu'elle a réuni, à un degré éminent, des qualités qui semblent s'exclure, s'il lui a manqué peut-être quelque chose d'essentiel, ce perpétuel effort qui doit les maintenir en équilibre ou qui réalise l'unité du caractère en les subordonnant à une qualité maîtresse.

Quelque précieuses que soient de pareilles constatations, elles laissent inexplicée l'union de ces termes contraires. Faut-il accepter simplement le fait, sans prétendre le soumettre au contrôle de la raison ? Allons plus loin. Au lieu de bannir la vie morale et sentimentale, la science l'implique et la suppose. Reconnaissons d'abord qu'une certaine froideur ne saurait nuire à l'exactitude de l'observation, à la rigueur du raisonnement. Mais si l'objet de nos recherches nous était tout à fait indiffé-

rent, nous ne ferions aucune recherche, et si le résultat ne nous importait en rien, nous travaillerions en pure perte. L'émotion qui précède l'investigation scientifique et qui la soutient contribue sans aucun doute au succès final. L'emploi des méthodes les plus minutieuses ne diminue pas, quoi qu'on en dise, le rôle de la sensibilité. La vérité se révèle à qui la cherche avec toute son âme. Aussi la science est-elle unie même à la morale. Je n'ai pas à rappeler ici toutes les vertus qu'elle réclame. Je demande seulement si le désintéressement qu'elle exige, la précision qu'elle donne à l'esprit ne sont pas des qualités morales, et si l'avenir de la science ne serait pas gravement compromis le jour où les savants méconnaîtraient la valeur et le prix de la probité scientifique.

On affirme cependant que la science *complète* détruit la vie morale et religieuse. Appliquée aux sentiments moraux l'analyse scientifique les étudie comme des données complexes qu'il s'agit de résoudre en éléments simples. L'idée du devoir se réduit au sentiment de résistance qu'éprouve tout honnête homme au moment de rompre avec ses meilleures habitudes, lorsqu'il est sur le point de se mettre en contradiction avec tout son passé, à moins qu'elle ne soit simplement un écho en lui de la contrainte et de la législation extérieures. Le remords est la douloureuse surprise qu'éprouve le pécheur qui vient de briser l'unité de sa vie et qui ne se reconnaît plus lui-même, semblable à cet enfant qui pleurerait parce qu'on lui avait mis un tablier neuf. D'une manière générale, la science considère l'homme comme une chose parmi les choses. L'analyse détruit les sentiments dont l'humanité avait toujours vécu et elle n'en crée pas de nouveaux.

Le danger était réel au temps où la foi dans les méthodes inductive et déductive était telle qu'on ne désespérait pas de réduire les sciences de l'univers à un axiome unique qui renfermerait, comme un principe ses conséquences, la variété infinie des phénomènes. Mais on n'identifie plus aujourd'hui le positivisme et les sciences positives. Les prétentions de l'évolutionisme à constituer une synthèse intégrale et absolue sont contestées actuellement par les savants eux-mêmes, surtout par

les mathématiciens¹. Sans doute, la science continue à appliquer ses méthodes à l'étude des phénomènes intellectuels et moraux, la psychologie poursuit de plus en plus la réduction du moral au physique, mais les psycho-physiciens eux aussi se rendent compte des limites de leur science. M. A. Binet, directeur-adjoint au laboratoire de psychologie physiologique de la Sorbonne s'explique nettement sur ce point de doctrine : « La psychologie expérimentale, dit-il, est indépendante de la métaphysique, *mais elle n'exclut aucune recherche de métaphysique*. Elle ne suppose aucune solution particulière des grands problèmes de la vie et de l'âme ; elle n'a par elle-même aucune tendance spiritualiste, matérialiste ou moniste ; elle est une science naturelle, rien de plus. » (*Introduction à la psychologie expérimentale*, p. 146.) Quand les savants tiennent un pareil langage, on ne voit plus comment la science pourrait entrer en conflit avec la morale. L'accord est bien près de se faire. Au delà de la physique, il reste en effet un objet à la spéculation philosophique. Tandis que le savant étudie l'univers, le métaphysicien étudie le savant, ou plutôt l'esprit qui pense la nature ; il cherche à définir la loi selon laquelle un amas de faits se transfigure en un système d'idées ; dès lors, tout change d'aspect, tout se spiritualise. La science du monde elle-même se ramène à une science de l'esprit, et l'homme, abaissé par la connaissance objective au niveau de la brute, recouvre par la réflexion sa grandeur morale et sa dignité d'être pensant.

Cependant, cette vérité si importante en elle-même ne doit pas rester purement spéculative. L'autonomie reconquise devient pour chacun le pouvoir de se faire soi-même, d'organiser sa pensée et sa vie. N'en déplaise aux intellectualistes, le monde et la vie ne sont pas uniquement des objets à connaître. Au-dessus de la culture intellectuelle, il y a l'action, il y a l'invention artistique et morale. C'est lorsqu'il crée, que l'homme fait véritablement œuvre humaine. Là est sa plus haute fonction, car si les progrès de l'analyse le font avancer

¹ Par MM. Poincaré et Milhaud entre autres.

pas à pas dans la connaissance de la nature, il prend conscience par l'effort moral de ce qui l'élève au-dessus d'elle.

Quelques penseurs sont venus à propos nous rappeler ces vérités vitales. Pourquoi oublient-ils trop souvent que la science mérite encore d'être cultivée pour elle-même, lorsqu'on cesse de lui attribuer un pouvoir magique ? Pourquoi ne comprennent-ils pas assez que la morale n'a pas moins besoin de la science que celle-ci de la moralité ? C'est la science, en effet, qui met à notre disposition les forces naturelles et nous donne ces puissants moyens d'action grâce auxquels nous réalisons en quelque mesure notre idéal, au lieu de nous en tenir à de vaines aspirations. Pourquoi enfin se défient-ils de la réflexion critique ? La science morale ne crée pas les vertus, sans doute ; les humbles et les ignorants les pratiquent et quelquefois les inventent ; mais elle s'applique à les comprendre et à les justifier. Si l'amour est la loi souveraine de l'homme, il faut encore montrer que celui-là est dans le *vrai* qui se dévoue et se sacrifie.
